

# Propos sémantiques : « Pieds-Noirs »

Depuis un demi-siècle, le mot est d'un usage si courant que l'on peut avoir l'impression qu'il a toujours existé ou presque. Il est appliqué aux « Européens » nés en Algérie au temps de l'Algérie française et, par extension, à ceux natifs de Tunisie et du Maroc. Mais le mot est intéressant par la manipulation politique dont il a fait l'objet et qui en a fait la promotion. Le fait concret, sur lequel repose cette appellation pour le moins bizarre, n'avait jamais été élucidé jusqu'à une date récente. Les interprétations en sont encore multiples. Récemment, Alain Sanders a rappelé des faits qui m'ont semblé fournir pour la première fois une origine plausible. Le nom serait né à Casablanca et plus précisément dans le quartier populaire du Maarif. « Dès le début des années 1950, nous vîmes à Casablanca de nombreux westerns avec leurs Sioux, leurs Cheyennes, leurs Apaches et leurs Black-Feet à savoir les Indiens pieds-noirs. Au Maarif, il y avait des bandes de jeunes Européens qui, ne souhaitant pas être appelés les Apaches – terme déjà connoté – se désignèrent comme des Pieds-Noirs. Un jour que ces jeunes participaient à une émeute particulièrement spectaculaire contre les bradeurs d'empires, un quotidien casablançais titra : "les Pieds-Noirs passent à l'attaque". Le terme fut repris. »

Comment le terme au fil du temps s'est-il généralisé principalement aux Européens en Afrique du Nord et en Algérie en particulier ? Jusqu'à la guerre civile d'Algérie, l'appellation n'avait cours que dans l'armée. Elle faisait partie à peu près exclusivement du langage troupier. En dehors de la soldatesque, ceux que l'on a appelés par la suite « Pieds-noirs » se désignaient entr'eux comme les Européens, terme se justifiant par la proportion élevée des différents peuples de l'Europe méditerranéenne (Espagnols, Italiens, Maltais, etc.) à côté des familles originaires de France. C'était non seulement le nom que nous utilisions entre nous, mais c'était ainsi que nous désignaient les indigènes – quand ils ne nous appelaient pas les

Roumis – ainsi que les Français de France immergés depuis quelque temps chez nous. Si les choses ont changé, si le mot s'est généralisé dans la population des deux côtés de la Méditerranée, ce n'est pas par un hasard inexplicable. C'est sous le coup d'une manœuvre politique soigneusement orientée. C'est, en effet, après qu'un beau jour un général par ailleurs président de la République a employé le mot dans un de ses discours. Quand on sait à quel point De Gaulle soignait ses déclarations publiques, s'efforçait de leur donner de la hauteur, ne relâchait jamais ni son style ni son vocabulaire, était réfractaire à tout parler ou expression populaire, on peut être surpris de l'emploi soudain d'un mot quelque peu argotique (au sens d'un langage codé usité par un groupe d'initiés). Bien entendu, le fait n'était pas innocent.

La présence d'un million d'Européens en Algérie, persuadés que leurs départements étaient terre française et bien décidés à y rester sous ce statut, représentait une gêne considérable pour la réalisation de l'objectif permanent de De Gaulle : la sécession de l'Algérie. Il ne pouvait pourtant pas faire disparaître subitement tous ces gêneurs. Alors, il a adopté une tactique, au demeurant peu coûteuse, qui consistait, en les affublant de ce sobriquet grotesque, à les déraciner de la terre de leurs ancêtres, de les dé-territorialiser, de leur faire perdre tout « pays ». Les Bretons, les Bourguignons, les Basques proclamèrent leur pays jusque dans le nom par lequel on désigne ces peuples. Les « Pieds-noirs » peuvent être de n'importe où ou de nulle part. Français approximatifs comme le dit André Rossfelder, peuple douteux, on pouvait éventuellement leur faire l'honneur ou la charité de les rapatrier.

Les médias et la population française métropolitaine n'ont pas tardé à adopter le mot. D'une part, parce que le « guide » ne pouvait pas avoir tort ; d'autre part, parce qu'on ravalait ainsi ces gêneurs et ces profiteurs au niveau des pieds (noirs de surcroît...). On peut

s'étonner qu'au fil du temps, les intéressés eux-même s'en soient emparés, s'en soient affublés, l'aient adopté comme un drapeau et l'aient reproduit comme un emblème. Des dizaines d'associations de ces réfugiés portent ces mots dans leur intitulé officiel et déposé en préfecture. Ils ont cru ou voulu en faire un titre de gloire. Ils n'ont pas voulu voir la perversité de celui qui avait lancé cette appellation à un peuple naïf et incapable même de soupçonner, semble-t-il, le machiavélisme sournois de celui dont on s'obstine à faire un grand homme.

J'observerai d'ailleurs que cette adoption par une communauté d'un terme, jusqu'alors utilisé contre elle sans la moindre bienveillance, n'est pas un cas unique. Il y a quelques décennies, les policiers pratiquant le verlan ont appelé les Arabes, les Beurs, au prix d'un renversement approximatif des syllabes. Que croyez-vous qu'il arriva ? Eh bien, un certain nombre d'Arabes, peu suspects de sympathie à l'égard de la police, se sont emparés du terme et l'ont utilisé. Je n'en veux pour preuve que *Radio-Beur*, une des premières ou la première des radios nord-africaines à Paris, qui est née à cette époque-même sur la bande des fréquences modulées. Ce méandre de ma pensée par les Beurs va m'amener un tout petit peu plus loin. Une Beurrette, une certaine Ouria Boutelja, à qui on offre cette tribune unique qu'est la télévision, interpelle nos concitoyens sous le nom de *souchiens*. Les cerveaux les plus ramollis de certains de nos compatriotes y verront un dérivé de Français de souche. Le contexte de ce qui s'écoule de cette bouche haineuse nous prouve qu'il s'agit bien de *sous-chiens*, en se rappelant que le chien (*kleb* en arabe) est l'animal le plus méprisable qui soit pour eux. Par le même mécanisme, verrons-nous dans quelque temps, les Français se désignant, comme *sous-chiens* ? Etant donné l'état d'abrutissement dans lequel la télévision met nos compatriotes, on peut tout craindre...

GEORGES DILLINGER